1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

76 | 2015

Varia

Thomas Edison, *le Royaume de l'au-delà*. Précédé de Philippe Baudouin, *Machines nécrophoniques*

Grenoble, Jérôme Million, « Golgotha », 2015, 192 p.

François Albera

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/1895/5032>

DOI : 10.4000/1895.5032

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015

Pagination : 186-188

ISBN : 978-2-37029-076-2

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

François Albera, « Thomas Edison, *le Royaume de l'au-delà*. Précédé de Philippe Baudouin, *Machines nécrophoniques* », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 76 | 2015, mis en ligne le 06 novembre 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/1895/5032> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1895.5032>

Thomas Edison, *le Royaume de l'au-delà*. Pré-cédé de Philippe Baudoin, *Machines nécrophoniques*, Grenoble, Jérôme Million, « Golgotha », 2015, 192 p.

Le Royaume de l'au-delà qu'édite Philippe Baudoin sous le nom d'Edison est une partie (la huitième et dernière) de l'autobiographie de l'inventeur, *Mémoires et observations*, publiée dix-sept ans après sa mort, et qui fut généralement omise des rééditions. La traduction française du livre (Flammarion, 1949) étant épuisée depuis longtemps, publier cette partie était donc judicieux d'autant plus que Baudoin fait précéder le texte d'une substantielle introduction, « Machines nécrophoniques », et l'assortit de plusieurs annexes qui en relancent l'intérêt. L'étude que Baudoin co-signe avec Mireille Berton dans ce même numéro traite directement du projet d'appareil qu'Edison expose dans ce texte et l'inscrit dans un ensemble plus vaste où il prend sens. On ne reviendra donc pas ici sur cette perspective pour l'aborder un peu différemment.

Au-delà de son inscription dans un livre de mémoires – de surcroît laissé impublié à la mort de son auteur (1931), peut-être en raison même de l'ina-boutissement du « nécrophone » – ce *Royaume de l'au-delà* et le riche ensemble de données contextuelles et d'éclairages multiples qu'offre l'introduction représentent un « cas » d'école fascinant pour une approche d'histoire des sciences et des techniques dans une perspective épistémologique. En effet l'homme aux 1 093 brevets, le « savant » Edison, relate dans ce texte et dans quelques interviews, sa tentative de mettre au point un appareil susceptible de vérifier si la prétention des médiums à « communiquer avec les morts » possède quelque fondement. Dans un premier temps ce qui caractérise sa démarche c'est la posture scientifique qu'il adopte et qu'il affiche. Pour parler comme Canguilhem, à l'antiscience qu'est le spiritisme, il oppose l'anti-spiritisme qu'est sa science. Sa démarche s'inscrit dans l'espace de la connaissance et de la vérification expérimentale et non dans celui de la croyance. On peut sans aucun doute discuter la théorie qu'il met au principe de sa démarche (celle des « unités de vie » indestructibles, sorte d'atomes qui s'agrègent

en essaims et constituent par association provisoire tel corps ou matériau) comme l'hypothèse qu'il en tire (les « unités de vie » spirituelles – les « personnalités » – n'étant point solides pourraient être pérennes) et y voir, assurément, une « idéologie scientifique ». Il n'empêche qu'elles situent leur auteur à une autre place que celle qu'occupent les tenants du spiritisme. D'ailleurs non seulement Edison a les mots les plus durs et les plus méprisants à l'endroit de ces derniers et de leurs croyances (futiles, infantiles, ridicules, etc.), mais ces derniers érigent leur « vitalisme » en rempart contre la prétention d'Edison à examiner la validité de leur pratique. Vitalisme est bien le mot car l'obstacle n° 1 pour les médiums (et pour Camille Flammarion, « scientifique » *borderline*), c'est le passage par des appareils, des machines : pour eux seul le vivant peut se faire le véhicule ou l'intermédiaire entre les morts et les... vivants. Une machine, impersonnelle, forcément sommaire, ne pourrait y pourvoir. La question de l'appareil est donc centrale et il faut s'y arrêter. Elle est démarcative en faisant apparaître combien les machines de mesures, de captation, et autres, et, pour ce qui nous concerne plus directement ici, d'audition et de vision, ne s'inscrivent pas tant dans une « généalogie » spirite et médiumnique qu'elles ne transforment profondément les approches du psychique. Une fois de plus la permanence des mots ne permet pas de postuler une continuité entre les deux phénomènes. Un renversement s'est produit. De même que l'astronomie est rendue possible aux XVII^e et XVIII^e siècles par les instruments d'optique et de chronométrie rejetant l'astrologie dans les limbes, de même une certaine science du psychisme, à la fin du XIX^e et au XX^e siècles, a partie liée avec les appareils qui permettent l'inscription, l'enregistrement, la mesure de phénomènes jusqu'alors inatteignables sinon de manière spéculative. Une construction au sein d'une rationalité. Cela ne rend pas vain l'intérêt « généalogique » pour ces théories pré-scientifiques, au contraire, cela permet de prendre en compte les discontinuités, les restructurations qui affectent le « progrès » de la connaissance. Alfred Binet, dans son introduction à *L'Année psychologique* de 1894, écrit que « les pro-

grès de la psychologie datent de sa rupture avec la métaphysique (...). À la science de l'âme se substitua peu à peu la science des phénomènes psychiques, conception nouvelle qui faisait de la psychologie une science naturelle et une branche de la biologie. (...) il ne suffisait pas d'en éliminer la métaphysique, mais il fallait encore (...) faire appel aux données physiologiques. (...) seul terrain solide pour l'édification d'une psychologie rationnelle.» La physiologie, en effet, disposait d'instruments, d'appareils de mesure qu'énumère, dans la même livraison, E. B. Delabarre sur des pages et des pages, rendant compte de la situation de la recherche en psychologie aux États-Unis, de l'équipement des laboratoires et de leurs budgets. Litanies de thermo-esthésiomètre, d'appareils à mesurer la vitesse et la précision des mouvements, le toucher, la pression sur l'oreille et sur la face, de machines produisant des sons variant en intensité et en vitesse, des cartes pour l'étude des interférences dans les associations, de stéréoscopes de Wheatstone convertibles en téléstéréoscopes, de chronographe à pendule, d'appareils à mesures visuelles, de champs de regard hémisphérique pour l'étude de la loi de Listing, celle des cercles de direction de Helmholtz, de boîtes noires, etc. Dans son ouvrage de 1900, *la Suggestibilité*, Binet, qui entend étudier ce phénomène sans recourir à «l'hypnotisation et autres manœuvres analogues», s'affronte aux spirites auxquels il oppose ses protocoles expérimentaux.

En outre non seulement la manière de conceptualiser les questions posées à la vie psychique est rendue possible par les appareils (qui mesurent, vérifient, inscrivent, etc.) mais elle est en partie conformée par eux. Ce sont des « théories matérialisées » (Bachelard) et ils offrent aussi un modèle. Ainsi la mémoire. Edison reprend la comparaison avec un film que, dans le cerveau, les « petits bons-hommes » que sont les « unités de vie » visionnent, rembobinent, etc. Il prend même au pied de la lettre le « mécanisme cinématographique » des images « innombrables » qui, passant à grande vitesse, semblent une seule image mobile – une image-mouvement...

Le télégraphe, le gramophone, le téléphone, le cinématographe, etc. percutent les phénomènes qu'observaient les amateurs de communication d'entre les morts ou de tables tournantes. D'une part ils les placent sur de nouvelles bases – mécaniques, électriques –, dans le champ scientifique, à tout le moins expérimental : on passe de l'observation à sa mise en question. Mais d'autre part ils leur redonnent une certaine vigueur en semblant les confirmer (le phonographe enregistre une parole qu'il peut faire retentir en l'absence du locuteur, après sa mort même) et aussi parce que, *volens nolens*, les mediums s'en inspirent et qu'ils cherchent à leur faire documenter, authentifier par l'enregistrement, leurs performances (voir aussi l'étude de Bernd Stiegler dans ce numéro).

Si l'on ne peut pas ranger les spéculations d'Edison dans la catégorie de ces reviviscences irrationnelles dont parle Benjamin dans « Expérience et pauvreté » et qui accompagnent toute invention technique (« une reviviscence de l'astrologie et du yoga, de la Science chrétienne et de la chiromancie, du végétarisme et de la gnose, de la scolastique et du spiritisme »), sa soumission à des convictions et des intuitions n'en forme pas moins des obstacles à son investigation scientifique et technique et finit par situer son entreprise du côté des inventions loufoques de Gaston de Pawlowski. Son texte relève d'un double régime discursif. En effet tout en récusant les spirites, il laisse volontiers libre cours à ses convictions, sa croyance ou son désir de croire dans cet au-delà qu'il prétendait d'abord passer au crible de la science. Et ces ruptures de raisonnement se produisent à des moments-clés de son argumentation, contrastant avec des hypothèses qui peuvent paraître farfelues à distance mais n'en étaient pas moins émises dans un cadre rationnel (il infère ainsi du phénomène de l'amplification des sons captés par le phonographe que toute manifestation d'énergie peut, par ce moyen, être rendue perceptible). On voit comment se met en place une « fabulation rassurante », comment surgit la fonction de « compensation » de l'idéologie à l'aide de raisonnements circulaires : « *Pour ma part j'espère que la personnalité survit à la mort. Et*

si réellement nous continuons d'exister au-delà de la tombe, *alors* mon appareil, avec sa sensibilité extraordinaire, nous fournira peut-être la preuve de cette existence permanente, et *par conséquent* de notre vie éternelle»... Ou :

«*Je suis convaincu* que notre personnalité subsiste dans l'au-delà *car*, si elle disparaissait, *pourquoi* la nécessité d'un au-delà? *Si donc*, elle survit, il est logique d'affirmer qu'elle a gardé la mémoire, l'intellectualité ainsi que les autres facultés que nous avons acquises sur cette terre» [je souligne]. Les connecteurs argumentatifs font progresser le raisonnement par coups de force successifs.

Celui qu'on appelait communément «le sorcier de Menlo Park» s'était vu assigné par Villiers de l'Isle Adam un rôle qui allait bien au-delà du scientifique dans *l'Eve future...* Qu'en dehors de la lampe à incandescence, du phonographe, de la pile alcaline et de la chaise électrique (entre autres) il ait eu le dessein d'inventer la machine à parler avec les morts n'a donc rien d'étonnant. Baudoin voit cet «au-delà» procéder de ses inventions mêmes: dès lors que l'on peut inscrire et archiver la parole on est conduit à un questionnement «ontologique» qui participe d'une «mise en scène de notre finitude» tout en offrant, par ces prouesses, la possibilité de s'affranchir de la mort. Edison appartiendrait donc à la race des «thanatotechniciens» et ses machines se feraient antimédiatiques révélant leur côté occulte. Avec le phonographe l'âme devient immortelle. Il assouvit les pulsions narcissiques de l'homme – car l'écoute d'un disque revient (dit Adorno) à vouloir s'entendre soi-même, satisfaire «l'obsession bourgeoise de conserver ses propres traces», se survivre. Dans ce raccourci la métaphysique se connecte à un capitalisme bien compris, l'inventeur est un chef d'entreprise. Cela le distingue décidément de démarches moins ontologiques et métaphysiques assurément, et même carrément drolatiques, qu'on trouve sur ce même terrain de la voix dissociée du corps avec Cyrano de Bergerac ou Guillaume Apollinaire ou chez son alter ego en «phonographe» Charles Cros.

François Albera

NOTES DE LECTURE

Laurent Creton, Kira Kitsopanidou (dir.), *les Salles de cinéma. Enjeux, défis et perspectives*, Paris, Armand Colin, 2013, 220 p.

Michel Serceau, Claude Forest, *le Patis. Une salle de cinéma populaire devenue salle d'art et essai (Le Mans, 1943-1983)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2014, 362 p.

Claude Forest, Hélène Valmary (dir.), *Théorème*, n° 22, «La vie des salles de cinéma», 2014, 242 p.

Les recherches sur l'histoire des salles de cinéma constituent un domaine vivant comme en témoignent plusieurs ouvrages parus récemment et la publication prochaine par l'AFRHC du livre de Dhahram Hosseinabadi sur les salles parisiennes, *Architecture des salles obscures (1907-1939)*.

Issu d'un colloque qui s'est tenu à l'INHA en 2011, le volume dirigé par Laurent Creton et Kira Kitsopanidou témoigne de l'ampleur du territoire et des multiples perspectives qui peuvent en découler. Au risque d'apparaître un peu disparate, le livre croise «des approches historiques, économiques, juridiques, géographiques, urbanistiques, sociopolitiques», et s'appuie «sur des études de cas à l'échelon local, national et européen» (texte de présentation). De fait, les domaines abordés divergent fortement d'une partie à l'autre et les rapprochements sont souvent aléatoires, conséquence sans doute d'un colloque où chacun est venu parler de ce qui l'intéressait, par exemple dans la première section, Marc Cerisuelo de l'histoire mythique du cinéma Mac-Mahon et du mouvement cinéphilique qui y était lié, Jean A. Gili des salles de cinéma à Nice, Judith Thissen de l'exploitation des films en salle aux Pays-Bas, Frank Kessler de la salle en ville comme dispositif de représentation. Si la deuxième partie est tout aussi disparate, on y trouve la belle étude de Kristian Feigelson sur le Pestel à Die, «un cinéma semi-rural au croisement Est-Ouest», mais aussi des considérations sur l'aspect juridique du spectacle cinématographique, des interrogations sur les